

FEUILLETON

DE LA PUDEUR

« Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et
 à dégoûtant que l'homme : il est malaisé d'y fonder juge-
 ment constant et unifié. » (MÉTASTASIE.)

Les femmes-médecins ont donné lieu à l'explosion d'opinions très-diverses, et même contradictoires, sans ébranler le sentiment de personne. Je dis sentiment à dessein, parce que, dans tout ce que j'ai lu ou entendu, il m'a semblé que le sentiment dominait le jugement.

En pareil cas, on piétine longtemps sur le terrain, donnant et recevant maints horions, sans forcer l'adversaire à reculer d'un pas, et sans gagner nul avantage sur lui.

On quitte la lutte, les provisions de guerre sont épuisées des deux côtés, et l'objet en litige n'est pas même entamé. Il m'a semblé intéressant de visiter le champ de bataille, ramassant les projectiles des deux partis pour les examiner et les peser : laissant après cela aux lutteurs ardents le soin, si cela leur convient, de réformer ou de perfectionner leur matériel de guerre.

La pudeur a été particulièrement choisie, d'uné part, pour prouver la nécessité de l'intervention des médecins féminins auprès des malades de leur sexe; d'autre part, pour accuser d'inconvenances les études médicales suivies par les femmes.

Comme on le voit, la pudeur a été une arme à deux tranchants. C'est d'elle que je vais parler en cherchant sa vraie valeur.

D'une manière générale, le sens pudique est l'embarras, le trouble apporté dans l'économie

sensitive des jeunes gens qui passent la période de la puberté. Il indique que l'âge de l'innocence est fini et que celui des épreuves passionnelles se prépare. Il est différent d'expression chez les filles des grandes villes comparées à celles de la campagne; il n'est pas le même chez les enfants bien surveillés, intelligemment élevés, que chez ceux qui n'ont eu qu'une éducation négligée; il subit enfin, dans une large mesure, l'influence des milieux, et surtout celle des exemples.

Le moment physiologique passé, il change de caractère, et devient ce qu'on appelle la vertu dans le monde austère, ce qu'on appelle l'esprit des convenances partout ailleurs. Il se reconnaît à des manières réservées, à un langage pur, à des habitudes irréprochables; enfin, à la chasteté de la vie privée, lorsqu'il y a accord entre ce qu'on paraît être et ce qu'on est véritablement.

Cette seconde pudeur est la seule qui mérite notre attention, c'est la seule que Dieu puisse accepter, la seule qui puisse faire l'honneur des familles et la dignité de la société: celle-là n'a rien à perdre dans les études médicales; il serait fâcheux qu'il en fût autrement, car cette pudeur-là est aussi nécessaire aux hommes qu'aux femmes. Bossuet a dit: « La vraie chasteté de l'âme, la vraie pudeur chrétienne, est de rougir du péché. » Peut-on admettre qu'une science quelconque est attentatoire aux lois du bien? Non. Aussi, une femme honorable ne peut pas être déplacée dans une École de médecine; ce serait faire injure à cette École. J.-J. Rousseau a dit fort judicieusement: « L'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien qui l'entourent. »

Quant à cette pudeur qui n'est qu'un épiphénomène de l'âge transitoire placé entre l'adolescence et la jeunesse, elle ne mérite aucune admiration, et vouloir imposer en son nom de grands sacrifices serait une espèce de superstition fort regrettable. Cette pudeur est sans doute

charmante, elle accompagne un âge où tout est attraction; qu'on la compare au frais coloris qui s'épand sur la corolle des fleurs, que les poètes la chantent, que les romanciers la chérissent, je n'y trouve nul inconvénient, lorsque surtout la niaiserie, la coquetterie ou une pruderie voisine de la ruse ne s'y mélangent pas; mais, aux yeux d'un philosophe, d'un moraliste, elle ne vaudra jamais cette autre pudeur qui s'acquiert par les efforts de la conscience, par l'élevation du goût, par les lumières d'une intelligence fortement nourrie et noblement exercée.

Dirai-je que, sur l'application que l'on fait des lois de la pudeur, je trouve d'inconcevables non-sens?

On parle de pudeur aux femmes qui vont étudier les organes d'un cadavre.

Et pourquoi? Parlez-en à celles qui, épaules et gorge nues, vont au bal, se laissent familièrement emporter dans les bras d'hommes qu'elles connaissent à peine, subissant leurs regards attendris ou passionnés. Aux amphithéâtres d'anatomie, on pense à la science, à l'humanité, à des choses sérieuses, quelquefois tristes. Un cadavre froidement exposé sur une table de dissection n'est pas un spectacle folâtre; mais, au bal, les femmes emportées par la danse, fascinées par la musique, éternées par tout un cortège de sollicitations sensuelles, ne peuvent que sentir s'éveiller en elles leurs appétits les moins nobles et les moins avouables.

On parle de pudeur à propos des infirmités et des douleurs de l'humanité. C'est contre la pudeur d'étudier comment on peut arrêter les ravages d'une épidémie, comment il faut extirper une tumeur horrible ou panser une blessure, ou laver un foyer purulent? Pourquoi n'en parle-t-on pas aux femmes qui vont écouter la *Timbale d'Argent* ou la *Femme de Claude*? Les gémisséments d'une salle d'hôpital, le regard angoissé ou reconnaissant des malades, cela

alarmera la conscience d'une femme bien plus que les crudités chantées ou déclamées par les comédiens à la mode?

C'est au nom de la pudeur qu'on interdira la lecture d'un traité d'hygiène, de physique, de physiologie, de botanique? On sait fort bien qu'aux coins de toutes les rues on peut acheter, si l'on veut, *Mademoiselle Maupin*, de Théophile Gautier, ou la *Femme de Feu*, d'Hector Malot.

Une salle d'autopsie n'est pas plus indécente, on voudra bien me l'accorder, qu'un musée de peinture ou qu'une galerie de sculpture; les femmes y vont bien pourtant, et personne n'en semble choqué.

Ah! si Paul-Louis Courier était à ma place, comme il qualifierait à sa manière les déclamations vertueuses des byzantins de notre époque! Comme, avec son style incisif et net, il saurait dire que la pudeur des jeunes *misses*, à qui le mot culotte fait pousser des croassements pudibonds (*schoking! schoking! my dear...*), ne mérite aucun ménagement, et que, au nom du bon sens et de la justice, il faut chercher ailleurs d'autres prétextes pour fermer la porte des Facultés de médecine aux femmes courageuses à qui Dieu a donné une vocation scientifique bien déterminée.

Peut-être a-t-on été mieux inspiré en s'appuyant sur l'infériorité intellectuelle dont généralement on nous accuse. C'est ce que j'examinerai prochainement.

Anna PYZIAC,
Sage-femme en chef de la Maternité
de Montpellier.

Femmes ! femmes ! femmes !
(BRAVANCHAIS.)

Madame,

Il serait difficile de défendre, — je ne voudrais pas dire une mauvaise cause, — mais je dirais une cause délicate et un peu teintée de paradoxe, avec plus d'esprit et de charme, et surtout sous une forme plus attrayante. N'évoquez pas la plume de notre Paul-Louis, la vôtre suffit, et je doute d'ailleurs que celle du vigneron tourangeau se fût employée à soutenir la thèse que vous plaidez avec un talent si plein de séduction.

Pendant vous avez raison sur ce point : dans la question de la *femme-médecin*, il est certains arguments de sentiment; celui auquel vous faites allusion est précisément de ce genre: cela est parfaitement vrai, c'est un argument de sentiment et de goût. Est-ce à dire qu'il faille dédaigner comme sans valeur les arguments de cette nature? Il m'étonnerait de trouver cette opinion sous la plume d'une femme; c'est, en général, plus le sentiment et le goût que le froid raisonnement qui inspirent et dirigent la femme, et voilà pourquoi dans toutes les nuances, dans toutes les finesses, dans toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur la femme est si supérieure à l'homme.

Mais vous ne persisterez certainement pas, Madame, dans cette opinion que, dans tout ce que vous avez lu ou entendu, il vous a semblé que le sentiment dominait le jugement. Cette opinion serait injuste à l'égard du travail remarquable que M. le docteur G. Richelot a publié dans l'*UNION MÉDICALE*, et qu'il vient de réimprimer dans un élégant petit volume in-18, ce qui en rend la lecture plus facile et aussi plus fructueuse. La question de la femme-médecin n'a jamais été traitée avec ce bon sens, cette raison, ce jugement qui, sans exclure le côté sentiment, ne l'a mis en scène que là où il était à sa place. S'il était permis d'adresser une

critique ou une simple remarque à l'œuvre de M. Richelot, on pourrait lui dire, au contraire, qu'il s'est tenu trop en garde contre les émotions du sentiment, et qu'il a comprimé son cœur à deux mains pour en assourdir les battements, tant il a voulu rester dans le raisonnement, dans le jugement et dans l'appréciation scientifique et philosophique.

Rien de plus impossible, à mon avis, que la définition des choses de sentiment et de goût. Définit-on le parfum de la rose? On le flaire. On ne définit pas la grâce; on la voit, on la sent, on en jouit.

Et la pudeur, enfin, est la grâce de l'âme,

a dit un poète. Comment définir le sentiment de cette jeune fille, si bien exprimé par notre La Fontaine :

Elle tombe et, tombant, range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers moments!

Les filles de Milet se tuaient par chagrin d'amour. On ne put mettre fin à cette fureur insensée qu'en menaçant de traîner sur la claie le corps nu de celles qui se suicideraient. Le mal cessa aussitôt. Cherchez-vous à défaire le sentiment pudique des filles de Milet?

Quant à moi, n'ayant rien à ajouter à l'excellente monographie de M. Richelot, et ne voulant pas commettre l'imprudance d'entrer en discussion avec vous, Madame, permettez-moi seulement de vous dire que les choses de sentiment et de goût ne se définissant ni ne se décrivant, la pudeur c'est la pudeur, je ne saurais trouver autre chose, et qu'au point de vue de la pudeur, instinctivement, sans que je puisse dire pourquoi ni comment, par sentiment et par goût, la femme-médecin me répugne, quoique je ne confonde pas, dans ma répugnance,

a femme charitable, la sœur de charité avec la femme-médecin. Votre éloquent plaidoyer ne me convertit pas, Madame, et je sens que, si j'étais jeune, jamais je ne pourrais adresser mes hommages à une femme-médecin. Et, puisqu'il s'agit de pudeur, je ne vous conseille pas, Madame, de lire le petit tableau très-réaliste que peignait ces jours derniers un journal de médecine de Paris sous les traits d'une jeune fille ou femme-médecin, cédant à la malicieuse invitation d'un chef de service d'hôpital et se livrant à une opération qui eut des résultats très-peu pudiques. Je vous assure, Madame, que la pudeur de cette fille ou femme a dû subir une grave atteinte par la conséquence de son opération.

Très-légitimement, — et qui ne serait ici de votre avis? — vous demandez qu'on parle de pudeur à ces dames ou à ces demoiselles dont le costume immodeste et le décolletage impudique appellent l'indiscrétion du regard et la sensualité du désir; cela empêche-t-il de parler aussi de pudeur aux femmes qu'attirent les amphithéâtres anatomiques ou qui exposent leurs regards aux spectacles offerts par les milieux nosocomiaux? Cela ne vaut pas mieux pour la pudeur que les entrainements de la valse ou de la mazurque dans les bras d'un danseur passionné. Si je conseillais à mon fils de ne pas épouser une demoiselle qui aurait souillé son imagination par la lecture des romans que vous citez, je n'oserais lui conseiller non plus de faire sa femme d'une doctoresse en médecine, dont la science sur certain chapitre de physiologie m'épouvanterait un peu. Vous parlez de peinture, de statues qu'il faudrait, par pudeur, cacher aux jeunes filles. Je n'accepte pas cette similitude; l'art, l'art véritable est toujours chaste, et il n'y a que quelques imaginations malades qui puissent se passionner charnellement pour l'*Éndymion* de Proud'hon ou pour les anges si beaux, mais si séraphiques, du maître-autel de la Madeleine. Cela s'est vu pourtant, mais comme exception pathologique dont il ne faut pas tenir compte dans la vie commune. Je ne sais ce qui se passe à Montpellier

à cet égard, mais je vous affirme, Madame, que je connais à Paris, dans cette infâme Babylone, comme il est d'assez mauvais goût d'appeler notre capitale, un assez grand nombre de femmes d'un excellent monde qui n'ont jamais vu jouer la *Femme de Claude*, et qui, certainement, ne conduiront jamais leurs jeunes filles à la *Timbale d'argent*.

Veillez excuser, Madame, ces quelques lignes qui ne sont ni une argumentation, ni une contradiction, ni surtout une opposition, mais seulement un témoignage de la valeur que nous attachons ici aux productions d'une femme aimable et distinguée.

D' SIMPLICE.

FEUILLETON

LES FEMMES-MÉDECINS

Un éloquent plaidoyer en faveur des femmes-médecins, dû à la plume élégante et facile de notre collaborateur M^{me} A. Puéjac, a été publié en feuilleton dans l'*Union médicale* sous le titre : DE LA PUDEUR. Le D^r Simplicite, qui trône au rez-de-chaussée de ce journal, outre ses fonctions dans les étages supérieurs, a donné la réplique à son hôte avec non moins de verve et d'imagination.

Ce curieux débat, en partie double, nous a paru devoir intéresser nos lecteurs et, à ce titre, nous lui donnons ici l'hospitalité.

La parole est à M^{me} A. Puéjac :

« Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. » (MONTAIGNE.)

Les femmes-médecins ont donné lieu à l'explosion d'opinions très-diverses, et même contradictoires, sans ébranler le sentiment de personne. Je dis sentiment à dessein, parce que, dans tout ce que j'ai lu ou entendu, il m'a semblé que le sentiment dominait le jugement.

En pareil cas, on piétine longtemps sur le terrain, donnant et recevant maints horions, sans forcer l'adversaire à reculer d'un pas, et sans gagner nul avantage sur lui.

Gaz. Obs. — 20 octobre 1875.

On quitte la lutte, les provisions de guerre sont épuisées des deux côtés, et l'objet en litige n'est pas même entamé. Il m'a semblé intéressant de visiter le champ de bataille, ramassant les projectiles des deux partis pour les examiner et les peser : laissant après cela aux lutteurs ardents le soin, si cela leur convient, de réformer ou de perfectionner leur matériel de guerre.

La pudeur a été particulièrement choisie, d'une part, pour prouver la nécessité de l'intervention des médecins féminins auprès des malades de leur sexe ; d'autre part, pour accuser d'inconvenances les études médicales suivies par les femmes.

Comme on le voit, la pudeur a été une arme à deux tranchants. C'est d'elle que je vais parler en cherchant sa vraie valeur.

D'une manière générale, le sens pudique est l'embarras, le trouble apporté dans l'économie sensitive des jeunes gens qui passent la période de la puberté. Il indique que l'âge de l'innocence est fini et que celui des épreuves passionnelles se prépare. Il est différent d'expression chez les filles des grandes villes comparées à celles de la campagne ; il n'est pas le même chez les enfants bien surveillés, intelligemment élevés, que chez ceux qui n'ont eu qu'une éducation négligée ; il subit enfin, dans une large mesure, l'influence des milieux, et surtout celle des exemples.

Le moment physiologique passé, il change de caractère, et devient ce qu'on appelle la vertu dans le monde austère, ce qu'on appelle l'esprit des convenances partout ailleurs. Il

se reconnaît à des manières réservées, à un langage pur, à des habitudes irréprochables; enfin, à la chasteté de la vie privée, lorsqu'il y a accord entre ce qu'on paraît être et ce qu'on est véritablement.

Cette seconde pudeur est la seule qui mérite notre attention, c'est la seule que Dieu puisse accepter, la seule qui puisse faire l'honneur des familles et la dignité de la société: celle-là n'a rien à perdre dans les études médicales; il serait fâcheux qu'il en fût autrement, car cette pudeur-là est aussi nécessaire aux hommes qu'aux femmes. Bossuet a dit: « La vraie chasteté de l'âme, la vraie pudeur chrétienne, est de rougir du péché. » Peut-on admettre qu'une science quelconque est attentatoire aux lois du bien? Non. Aussi, une femme honorable ne peut pas être déplacée dans une École de médecine; ce serait faire injure à cette École. J.-J. Rousseau a dit fort judicieusement: « L'honneur d'une femme « pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien qui l'entourent. »

Quant à cette pudeur qui n'est qu'un épiphénomène de l'âge transitoire placé entre l'adolescence et la jeunesse, elle ne mérite aucune admiration, et vouloir imposer en son nom de grands sacrifices serait une espèce de superstition fort regrettable. Cette pudeur est sans doute charmante, elle accompagne un âge où tout est attraction; qu'on la compare au frais coloris qui s'épand sur la corolle des fleurs, que les poètes la chantent, que les romanciers la chérissent, je n'y trouve nul inconvénient, lorsque surtout la niaiserie, la coquetterie ou une pruderie voisine de la ruse ne s'y mélangent pas; mais, aux yeux d'un

philosophe, d'un moraliste, elle ne vaudra jamais cette autre pudeur qui s'acquiert par les efforts de la conscience, par l'élévation du goût, par les lumières d'une intelligence fortement nourrie et noblement exercée.

Dirai-je que, sur l'application que l'on fait des lois de la pudeur, je trouve d'inconcevables non-sens ?

On parle de pudeur aux femmes qui vont étudier les organes d'un cadavre.

Et pourquoi ? Parlez-en à celles qui, épaules et gorge nues, vont au bal, se laissent familièrement emporter dans les bras d'hommes qu'elles connaissent à peine, subissant leurs regards attendris ou passionnés. Aux amphithéâtres d'anatomie, on pense à la science, à l'humanité, à des choses sérieuses, quelquefois tristes. Un cadavre froidement exposé sur une table de dissection n'est pas un spectacle folâtre ; mais, au bal, les femmes emportées par la danse, fascinées par la musique, énervées par tout un cortège de sollicitations sensuelles, ne peuvent que sentir s'éveiller en elles leurs appétits les moins nobles et les moins avouables.

On parle de pudeur à propos des infirmités et des douleurs de l'humanité. C'est contre la pudeur d'étudier comment on peut arrêter les ravages d'une épidémie, comment il faut extirper une tumeur horrible ou panser une blessure, ou laver un foyer purulent ? Pourquoi n'en parle-t-on pas aux femmes qui vont écouter la *Timbale d'Argent* ou la *Femme de Claude* ? Les gémissements d'une salle d'hôpital, le regard angoissé ou reconnaissant des

malales, cela alarmera la conscience d'une femme bien plus que les crudités chantées ou déclamées par les comédiens à la mode ?

C'est au nom de la pudeur qu'on interdira la lecture d'un traité d'hygiène, de physique, de physiologie, de botanique ? On sait fort bien qu'aux coins de toutes les rues on peut acheter, si l'on veut, *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier, ou la *Femme de Feu*, d'Hector Malot.

Une salle d'autopsie n'est pas plus indécente, on vaudra bien me l'accorder, qu'un musée de peinture ou qu'une galerie de sculpture ; les femmes y vont bien pourtant, et personne n'en semble choqué.

Ah ! si Paul-Louis Courier était à ma place, comme il qualifierait à sa manière les déclamations vertueuses des byzantins de notre époque ! Comme, avec son style incisif et net, il saurait dire que la pudeur des jeunes *misses*, à qui le mot culotte fait pousser des croassements pudibonds (*shockin ! shocking ! my dear...*), ne mérite aucun ménagement, et qu', au nom du bon sens et de la justice, il faut chercher ailleurs d'autres prétextes pour fermer la porte des Facultés de médecine aux femmes courageuses à qui Dieu a donné une vocation scientifique bien déterminée.

Peut-être a-t-on été mieux inspiré en s'appuyant sur l'infériorité intellectuelle dont généralement on nous accuse. C'est ce que j'examinerai prochainement.

Anna PUÉJAC,
Sage-femme en chef de la Maternité
de Montpellier.